

plus charmantes nouvelles, telles que *l'Honnête homme*, en 1837. La *Presse*, le *Siècle*, la *Mode* inséraient en même temps ses feuilletons, fort goûtés des lecteurs. On se souvient encore de *l'Histoire anecdotique du XIX^e siècle*, dont la publication se prolongea pendant six années. Ses romans les plus connus sont : la *Bagne antique* (1842, 4 vol.); *David* (1845, 2 vol.); *Nicolas Champion* (1846, 2 vol.); *El-Houdi* (1848, 4 vol.); étude de mœurs algériennes. Il publiait en même temps une œuvre sérieuse : la *France historique* (1835-1837), et donnait au théâtre une légende originale, *l'Anneau de Salomon*, puis, en 1851, un vaudeville : *Une bonne qu'on renvoie*, joué aux Variétés avec un grand succès.

Plein de reconnaissance pour sa ville natale et sa patrie, auxquelles il doit les moyens d'avoir pu cultiver son talent naturel, M. Henri Berthoud, sans se laisser éblouir par ses succès dans la presse parisienne, n'a pas dédaigné de se constituer en quelque sorte l'historien de la Flandre. Le théâtre qu'il choisit pour placer les scènes de ses ouvrages est toujours la Hollande, la Belgique ou les Flandres. On lui doit une *Histoire de la Hollande* et une étude sur *Pierre-Paul Rubens*, qui a été traduite en anglais, en allemand, en espagnol, en italien et qui, de 1840 à 1846, a obtenu neuf éditions. Il a donné une suite à cette étude sous le titre des *Filleules de Rubens*. Malgré tous ces titres à la renommée, M. Henri Berthoud est plus connu par ses chroniques scientifiques, signées *Sam*, abréviation de son prénom Samuel. C'est que le caractère distinctif de son talent est l'art de vulgariser les connaissances utiles et les sciences. Commencées dans le *Pays* en 1849, continuées ensuite dans la *Patrie*, ces causeries ont été réunies sous ce titre : *Fantaisies scientifiques* de *Sam*, par S.-Henri Berthoud.

Cet écrivain, qui cultive avec un égal succès les deux branches opposées des connaissances humaines, les lettres et les sciences, et qui se trouve ainsi, ce dont nous le félicitons, la vivante condamnation du ridicule système de bifurcation dans les études, est non-seulement un auteur de talent, mais encore un citoyen utile. Informé de l'existence à Londres de sociétés dont l'objet est de procurer aux ouvriers et aux habitants des campagnes des livres cachant leurs enseignements scientifiques et moraux sous une forme attrayante, et destinés à remplacer les ouvrages dangereux et immoraux, qui exaltent ou corrompent l'imagination populaire, M. Henri Berthoud voulut rendre aux ouvriers le service que *Sam* avait rendu aux gens du monde : il fonda les *Lectures populaires*, éditées par la librairie Renault. Cette innovation, d'un caractère moral et philanthropique, se poursuit avec le plus grand succès et a donné l'idée de la *Bibliothèque utile*, entreprise à laquelle tout le monde applaudit.

Comme on a pu le deviner en lisant ses articles, M. Henri Berthoud est grand amateur et collectionneur de curiosités; mais, au lieu de rechercher les chefs-d'œuvre de la civilisation, il se plaît à rassembler les objets dont se servent les peuples à leur enfance. Dans son musée sauvage, les armes, les vêtements, les ustensiles de ménage et même les idoles des peuplades de l'Amérique, de la Chine et de la Polynésie, s'entrelacent en groupes bizarres, et, comme pour compléter l'illusion du tableau, un charmant singe maqui gambade au milieu de tous ces souvenirs des forêts d'un autre monde. Malgré cette collection ethnologique, M. Henri Berthoud n'a rien de sauvage; c'est au contraire un homme plein de bienveillance et d'affabilité, un confrère des plus obligeants.

Comme écrivain, il se distingue par une originalité toute particulière, une vive sensibilité et une grande habileté à exciter l'émotion. Son style est naturel, fin, animé et assez châtié. Chez lui, la plaisanterie est toujours de bon aloi. Nul, si l'on excepte bien entendu M. Joigneaux qui, passé maître dans ce genre, est mis depuis longtemps hors de concours, nul mieux que lui ne connaît l'art de vulgariser les sciences et de les rendre accessibles à tous, en contrairement avec son parti technique, qui embarrasse d'ordinaire les lecteurs. M. H. Berthoud n'a jamais été démenti comme savant; mais il a été moins heureux à l'occasion de certaine notice biographique; on ne tardera pas à en voir la preuve.

Beaucoup de gens, en lisant sa signature, S. Henri Berthoud, appellent sir Henri Berthoud, qu'ils prononcent avec aplomb *Ba-ir-thoud*, et certain critique, trompé par cette interprétation, a voulu retrouver quand même dans son style les tournures particulières à la langue de Shakespeare. « Comme cela sent le terroir! s'écriait le connaisseur; c'est égal, voilà un Anglais qui a dû furieusement piocher la langue française! » Nous sommes heureux de protester contre cette erreur et de revendiquer comme nôtre cet écrivain au style net et clair.

Nous aurions vivement désiré que la notice que nous consacrons à M. S.-H. Berthoud pût se terminer ici; mais nous ne pouvons échapper à la tâche de reprocher, en post-scriptum — et l'on sait que c'est là où se glissent les plus dures vérités, — de reprocher à M. Berthoud de s'être rendu coupable d'une espèce de faux en littérature. Dieu veuille que notre assertion puisse être démentie et rectifiée dans une prochaine édition. Voici les faits : Il y a déjà bien des années de cela, un

Musée des familles ou un *Magasin pittoresque* quelconque avait, parmi ses clichés, le portrait d'un pauvre homme secouant, ivre de colère et de rage, les barreaux d'un immonde cabanon. Tous ses traits crispés étaient terriblement expressifs; c'était une gravure à effet, et le journal brûlait d'y accoler un nom et d'y ajouter un texte, afin d'en trouver le placement. La plume facile de M. Berthoud appela le portrait SALOMON DE CAUS, et le cabanon une cellule de Charenton ou de Bicêtre.

Le drame était palpitant d'émotion et d'intérêt, et aujourd'hui tout le monde croit que Salomon de Caus est mort fou, emportant dans la tombe le secret de la vapeur. Or ceci est une double erreur historique : Salomon de Caus n'est pas mort fou, et la découverte de la vapeur ne se rattache qu'indirectement à son nom. La science doit souffrir sur les préjugés pour les déraciner, non pour les faire éclore; ne badinons jamais avec la mémoire des grands hommes, ne jouons pas avec ce feu qui est celui du génie : le journalisme est un sacerdoce, et il n'est permis à personne de plaisanter avec les choses saintes.

BERTI (Alex.-Pompée), théologien et savant polygraphe italien, né à Lucques en 1886, mort en 1752. Il était religieux de la congrégation de la Mère-de-Dieu, et professa la rhétorique, la philosophie et la théologie à Naples jusqu'en 1739. Il alla ensuite se fixer à Rome, où il devint vice-recteur, assistant général et historien de son ordre, enfin membre de la congrégation de l'Index. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la théologie, l'histoire et les matières d'érudition, parmi lesquels nous citerons la traduction en italien de l'*Abrégé de l'histoire de France* du P. Daniel (1737), et celle de la plupart des *Œuvres de Nicole* (1729-1752).

BERTI (Giorgio), peintre italien contemporain, a commencé ses études à Florence et est venu ensuite travailler pendant quelques années à Paris, où il a pris part aux Salons de 1835, 1839, 1842, 1843 et 1844. Il a exposé, entre autres ouvrages : *Bacchante et satyres*, *Famille italienne*, *Brigand de Sonnino et sa femme*, *le Réveil d'une bacchante*, la *Jeuneuse de violon*, les *Deux Sauvages*, plusieurs portraits, *Fleur-de-Marie au tapis-franc*, scène empruntée aux *Mystères de Paris* d'Eugène Sue. De retour à Florence, M. Berti a été nommé professeur à l'Académie des beaux-arts et a exécuté pour le gouvernement et pour les particuliers plusieurs travaux importants. Parmi les tableaux qu'on voit de lui dans les églises, nous citerons : *l'Histoire de saint Camille de Lellis à Sainte-Marie-Majeure*; *l'Histoire de sainte Félécité et de ses sept enfants*, dans l'église de la sainte, etc. A l'exposition de Londres de 1862, M. Berti a exposé une *Paysanne de Somino* et une *Odalisque*.

BERTI (Jean-Laurent), théologien italien, né à Sarravazza en 1696. Il entra dans l'ordre des Augustins, puis fut nommé assistant du général de son ordre à Rome, garde de la bibliothèque Angélique et professeur d'histoire à Pise. Il a publié de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *De theologicis disciplinis* (Rome, 1740-1743, 6 vol. in-4°), qui excita de longues controverses et une *Historia ecclesiastica* (7 vol. in-4°).

BERTI (Dominique), ministre de l'instruction publique en Italie, né en 1820 à Carmagnola (Piémont), dans une humble condition. Après avoir fait ses études à Turin, il devint répétiteur au Collège des provinces et s'adonna à l'étude de l'histoire, de la philosophie et surtout de la pédagogie. Divers articles qu'il publia sur ce sujet dans les *Lettere popolari*, journal dirigé par Valerio, le firent nommer, en 1846, professeur de méthode à l'école normale primaire de Novare. En 1848, il fut chargé de prendre part à la rédaction de la loi sur les collèges nationaux (lycées), et, la même année, il fonda une association et une école normale pour les institutrices. L'année suivante, il fut nommé professeur suppléant de pédagogie à Turin, et fonda successivement deux recueils estimés, auxquels il n'a cessé depuis de collaborer : *l'Istituto* (*l'Instituteur*) et la *Rivista italiana* (*Revue italienne*), dans laquelle il exposa les idées de démocratie et de liberté absolue dans l'enseignement, qu'il eut bientôt l'occasion de soutenir au parlement. En effet, dès qu'il eut atteint l'âge légal (trente ans), Berti fut élu député par le collège électoral de Savigliano. La même année (1850), il fonda la Société d'éducation et d'instruction, et fut nommé professeur de philosophie morale à l'université de Turin; il a occupé cette chaire jusqu'en 1860. Berti refusa, dès cette époque, le poste de secrétaire général de l'instruction publique, pour s'adonner tout entier à ses études favorites. Il travailla depuis longtemps à une grande *Histoire de la philosophie en Italie, depuis saint Thomas jusqu'à nos jours*, dont il a donné déjà les fragments suivants : deux volumes sur *Marsile Ficin et les Médicis*; un volume sur *Pic de la Mirandole*; un volume sur *la Vie et les œuvres de Pomponazzo*; un volume sur *Giordano Bruno et ses œuvres*; mais ce n'est là qu'une faible partie de l'ouvrage. Il a donné aussi un bon *Traité de la Méthode* et a publié, dans la *Rivista contemporanea*, en 1862, un fragment de l'histoire contemporaine, sous le titre de *Letture inédites du conte de Cavour*. A la chambre,

Berti a toujours siégé au centre gauche et a pris une part importante à toutes les mesures libérales, sans perdre de vue les progrès de l'enseignement. En 1854, il fonda une société pour la diffusion des bons livres dans l'île de Sardaigne, avec des primes aux meilleurs instituteurs; la reconnaissance publique le fit élire, en 1857, député de Sassari. Réélu, en 1861, député au parlement italien, son vaste savoir, son expérience pratique et sa haute autorité en matière d'enseignement l'ont fait appeler, le 2 janvier 1866, au ministère de l'instruction publique. Il continue à soutenir, dans les conseils du gouvernement, la plus large décentralisation et la liberté d'enseignement la plus absolue.

BERTIER (Thomas-Hoar), amiral anglais, né à Londres en 1758, mort en 1825. Il prit part à un grand nombre de combats maritimes; mais ce qui mérite surtout d'être mentionné, c'est que, lorsqu'il reçut, vers la fin du XVIII^e siècle, le commandement de l'*Arden*, encore en construction, il proposa des changements qui furent adoptés pour tous les navires de guerre.

BERTIER, poète français, qui florissait au XVIII^e siècle. Ménéusier, comme Adam Billaut, son ami, il avait un talent naturel pour la poésie. Il publia le *Vilebrequin* de Billaut, qu'il a fait précéder d'une épître en vers dans laquelle il trace le portrait de plusieurs de ses contemporains.

BERTIER DE SAUVIGNY (Louis-Bénigne-François), intendant de Paris, né vers 1742, massacré en 1789. Nommé maître des requêtes en 1763, intendant de la généralité de Paris en 1768, Bertier de Sauvigny accepta la présidence du conseil du roi, devenu fameux sous le nom de *parlement Maupeou*, et, à ce sujet, on décocha contre lui ce quatrain :

Caligula fit jadis son cheval
Consul de Rome : est-ce grande merveille
Si notre prince, en démençant pareille,
Fait Sauvigny chef de son tribunal?

Gendre de Foulon, ministre de la guerre dans le cabinet Maupeou, il partageait toutes les idées rétrogrades de son beau-père. Il s'opposait constamment, sous le règne de Louis XVI, à toutes les innovations, et se montra surtout un des adversaires acharnés de toutes les réformes projetées par Necker. Sous le ministère de ce dernier, Bertier perdit ses fonctions de conseiller d'Etat et d'intendant de Paris, qu'il recouvra aussitôt après le renvoi de Necker. Lorsqu'éclata la Révolution, Bertier était haï du peuple, non-seulement à cause de ses opinions ultra-aristocratiques, mais surtout pour sa dureté; on citait de lui des mots d'une inhumanité révoltante. Quand, en 1789, la cour réunit auprès de Paris une armée d'environ 40,000 hommes sous les ordres du maréchal de Broglie, Bertier s'établit à l'Ecole militaire, afin de pourvoir à la subsistance de cette armée. Aussitôt, le bruit courut que Bertier dirigeait le camp de Saint-Denis et qu'il avait distribué à ses agents 1,200 livres de poudre, des balles et 7 à 8,000 cartouches. En même temps, on l'accusait de s'être livré, depuis de longues années, avec son beau-frère Foulon, à d'odieuses spéculations sur les grains, d'avoir pris part à la coupe des blés verts, etc. La haine qu'inspirait Bertier était à son comble, lors de la prise de la Bastille. Sentant l'orage gronder sur sa tête, l'intendant de Paris quitta cette ville. Quatre cents cavaliers, envoyés à sa poursuite, l'arrêtèrent à Compiègne et le ramenèrent à Paris, au milieu des outrages et des imprécations d'une foule surexcitée. Arrivé près de l'église Saint-Merri, Bertier se trouva en présence d'une bande de furieux, qui lui présentèrent la tête de son beau-père Foulon. A cette vue, Bertier, qui avait conservé jusque-là son impassibilité, pâlit en entrevoyant le sort qui l'attendait. Ce fut au milieu de cet effrayant cortège qu'il parvint à l'Hôtel de ville. La Fayette, Bailly et Dussault firent, mais en vain, les plus courageux efforts pour le sauver. Une populace, ivre de colère et du sang qu'elle venait de répandre, assiégeait l'asile de Bertier. Pour calmer l'effervescence de la multitude, on lui promit justice et vengeance, et on lui annonça que l'intendant prévaricateur allait être conduit à la prison de l'Abbaye; mais, à peine sorti de l'Hôtel de ville, Bertier fut arraché des mains de son escorte. En vain il essaya de se défendre avec un fusil dont il s'était emparé; il fut désarmé, saisi, percé de coups, pendu à un réverbère, et, bientôt après, sa tête, séparée du corps, fut promenée dans Paris (22 juillet 1789). — Son fils, Anne-Pierre, vicomte de BERTIER, mort en 1848, émigra peu de temps après la fin tragique de son père, combattit dans les rangs de l'armée de Condé, devint général sous la Restauration, et figura dans la déplorable guerre d'Espagne, en 1823, et dans l'expédition d'Alger (1830). Il entra dans la retraite après la révolution de Juillet.

BERTIERE s. f. (bèr-ti-è-re). Bot. Genre de plantes de la famille des rubiacées, qui contient neuf ou dix arbrisseaux de l'Amérique tropicale, de l'île Bourbon et de l'Inde.

BERTIERÉ, ÉE adj. (bèr-ti-è-ré — rad. bertière). Bot. Qui ressemble à une bertière. — s. f. pl. Tribu de la famille des rubiacées, qui a pour type le genre bertière.

BERTIGNAT, comm. du dép. du Puy-de-

Dôme, arrond. d'Arbret; pop. aggl. 336 hab. — pop. tot. 3,409 hab.

BERTIN (saint), abbé de Sithieu, à Saint-Omer, né à Constance (Suisse), mort en 707. Après être entré à l'abbaye de Luxeuil (633) et s'être fait recevoir dans les ordres, il se rendit près de saint Omer, évêque de Térouane, s'adonna à la prédication évangélique et fut un des fondateurs du monastère de Sithieu, dont il devint abbé. Sa fête se célèbre le 5 septembre.

BERTIN (Nicolas), peintre français, né à Paris en 1667, mort dans la même ville en 1736. A l'âge de quatre ans, il perdit son père, qui était sculpteur. Son frère, également sculpteur de Louis XIV et valet de chambre du prince de Condé, lui enseigna les premiers éléments de l'art et le plaça, lorsqu'il n'avait encore que dix ans et demi, chez Vernansalle, peintre de l'Académie. Nicolas Bertin étudia ensuite, sous la direction de Jouvenet et sous celle de Bon Boullogne, et remporta, à dix-huit ans, le premier prix de peinture pour un tableau représentant la *Construction de l'arche de Noé*. Envoyé par Louvois comme pensionnaire du roi à Rome, il resta quatre ans dans cette ville, où il s'appliqua spécialement à l'étude des maîtres de l'école lombarde. A son retour, il s'arrêta à Lyon, où il fit quelques tableaux pour des amateurs et rentra à Paris en 1689. Il fut agréé à l'Académie de peinture, le 30 décembre 1702, et reçu académicien en 1703, sur un tableau représentant *Hercule délivrant Prométhée*. Elu professeur adjoint en 1705, titulaire en 1715, il devint recteur adjoint en 1733. Nommé directeur de l'Académie de Rome par le duc d'Antin, qui avait succédé à Louvois, il déclina cet honneur : quelques biographes attribuent son refus à ce qu'il avait été obligé autrefois de quitter Rome précipitamment à la suite d'une intrigue amoureuse avec une jeune princesse; il craignait apparemment qu'on eût conservé dans la cité pontificale le souvenir de cette aventure. Bertin travailla beaucoup pour les châteaux de Meudon et de Trianon, et pour la Ménagerie de Versailles. Il fit aussi des tableaux pour plusieurs églises, entre autres un *Baptême de l'eunuque*, pour Saint-Germain-des-Près; l'esquisse de cette composition est le seul ouvrage de cet artiste que possède le Louvre (v. BAPTÊME). Le musée d'Orléans a de lui une toile dont le sujet est *Abigail apportant des viures à David*. Nous citerons encore : deux *Scènes bibliques*, au musée d'Amsterdam, et deux sujets empruntés à La Fontaine, le *Gland* et la *Citrouille*, l'*Ours* et l'*Amateur des jardins*, dans la galerie de Dresde. L'abbé de Fontenay a dit que Bertin avait une manière forte, agréable et finie, et qu'il réussissait surtout dans les petits tableaux. Son meilleur élève fut Louis Tocqué.

BERTIN (A. DE LA DOUE), musicien français, né à Paris vers 1680, mort en 1745. Organiste de l'église des Théatins, il entra ensuite à l'orchestre de l'Opéra, et il donna à ce théâtre les pièces suivantes : *Cassandre* (1706); *Diomède* (1710); *Ajazz* (1706); le *Jugement de Paris* (1718).

BERTIN (Exupère-Joseph), célèbre anatomiste, né à Tremblay (Bretagne) en 1712, mort en 1780. S'étant fait recevoir docteur à Rennes en 1737, il habita quelque temps Paris, où il fut nommé régent de la faculté de médecine, et se rendit en Moldavie en 1741, comme médecin du prince de ce pays. Bertin revint en France en 1744; mais les fatigues du voyage et ses travaux avaient profondément altéré sa santé. Après une grave maladie, il alla se fixer, en 1750, dans les environs de Rennes, où il termina sa vie. Bertin, qui était correspondant de l'Académie des sciences, s'était acquis une véritable réputation par ses travaux en physiologie et en anatomie. Parmi ses ouvrages, on consulte encore son *Traité d'ostéologie* (Paris, 1754).

BERTIN (René-Joseph-Hyacinthe), médecin français, fils du précédent, né près de Rennes en 1767, mort en 1827. Reçu docteur en médecine à Montpellier, il entra, en qualité de chirurgien, dans l'armée, en 1792, fut nommé, en 1798, inspecteur général du service de santé des prisonniers français en Angleterre, puis médecin en chef de l'hôpital Cochin et de celui des Vénériens. Ses principaux écrits sont : *Quelques observations critiques, philosophiques et médicales sur l'Anglisme*, etc. (Paris, 1801); *Traité de la maladie vénérienne chez les enfants nouveaux-nés, les femmes enceintes, etc.* (1817).

BERTIN (Henri-Léonard-Jean-Baptiste), contrôleur général des finances, né en 1719 dans le Périgord, mort en 1792. Après avoir été conseiller et président au grand conseil, et avoir, en cette qualité, contribué à faire rendre justice à la Bourdonnais, détenu à la Bastille, il fut successivement intendant du Roussillon, de Lyon, et lieutenant de police de Paris en 1757. Nommé à deux reprises contrôleur général des finances, en 1759 et 1774, il signala son passage aux affaires par une protection efficace accordée aux lettres et aux arts. C'est à lui qu'on doit le développement de la manufacture de Sévres, l'établissement de la première école vétérinaire, à Lyon, la création du Dépôt des chartes, pour l'accroissement duquel il fit recueillir, par des savants, dans les principales villes de France et de l'Europe, une foule de pièces et de manuscrits relatifs à notre histoire nationale. On